

La stratégie nippone dans le Pacifique

Autor(en): **Delage, Edmond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **95 (1950)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342489>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La stratégie nippone dans le Pacifique

Le fait capital pour l'issue d'une guerre — tel est l'avis du général Clausewitz — est pour un chef politique ou stratégique de se rendre exactement compte de la nature de la guerre qu'il va mener ; il doit avant tout savoir adapter ses moyens à son objectif. C'est pour avoir enfreint cette règle fondamentale que, malgré ses brillants débuts, Hitler échoua finalement ¹. C'est pour la même cause que périt le Japon. Comment un pays, resté malgré tout relativement aussi faible militairement, démographiquement, industriellement en dépit de son ascension prodigieuse, a-t-il pu risquer une lutte à mort contre les nations les plus puissantes du monde ? C'est l'erreur de ses chefs pendant la dernière guerre qu'analyse avec lucidité Herbert Rosinski, dans une belle étude parue dans le *Brassey's Naval Annual* de 1946 ². Ses réflexions aboutissent aux mêmes conclusions que celles d'André Reussner dans deux articles sur « la Politique, l'économie et la stratégie de la guerre du Pacifique », publiés par la *Revue de défense nationale*, en mai et juin 1946.

Quand, le 7 décembre 1941, le Japon déclencha la guerre du Pacifique, son chef Tojo, porté au pouvoir par le parti militaire, et le commandant en chef de la flotte, l'amiral Isoroku Yamamoto, qui avait fini par céder à la poussée du parti belliciste ³, n'avaient pas envisagé autre chose qu'une guerre limitée. En dépit de toutes les promesses et belles

¹ Cf. *Hitler fut-il un grand stratège ?* par le général L.-M. Chassin, dans la *Revue de défense nationale* du mois de juillet.

² Clowes, éd. Londres (30 s.).

³ Lire sur tous ces événements, vus de l'intérieur du Japon, le livre de Robert Guillain : *Le Peuple japonais et la guerre*. (Julliard, éd.).

phrases dont ils abreuyaient les fùhrers de l'Axe, ils n'entendaient pas participer à une lutte mondiale et totale, mais mener une guerre exclusivement, égoïstement nippone.

Les chefs militaires et navals du Japon contemporain étaient restés les disciples des vainqueurs des campagnes de 1895 et 1904-1905. Ceux-ci, et à leur tête l'illustre Togo, s'étaient persuadés qu'ils ne triompheraient de colosses comme la Chine et surtout la Russie que s'ils se bornaient sagement à une « guerre limitée », adaptée à des forces à peine suffisantes. Togo courut des « risques calculés » en pleine connaissance de cause ; il savait qu'il allait se mesurer à deux flottes russes, chacune à peu près équivalente à la sienne, et que les six cuirassés et huit croiseurs constituant l'armature de sa propre flotte n'étaient pas remplaçables. Il demanda à Nogi de sacrifier des milliers de soldats pour exercer par la possession de Port-Arthur la maîtrise des eaux d'Extrême-Orient et pour conserver intacte sa propre flotte comme dernière réserve pour la victoire sur mer, condition indispensable de l'élimination des Russes de Corée et de Mandchourie méridionale.

Les mêmes lois s'imposaient à la stratégie nippone de 1941. En trente-six ans, le Japon avait certes grandement développé sa puissance militaire et économique. Malgré les efforts fiévreux des cinq dernières années d'avant guerre, sa puissance industrielle ne dépassait pourtant pas celle d'un pays comme la Belgique. Il dépendait de l'étranger pour ses matières premières essentielles : mazout, minerai de fer, zinc, chrome, caoutchouc, etc. L'« incident chinois », si imprudemment risqué par les jeunes militaires quatre ans plus tôt au pont Marco-Polo de Peiping, avait entraîné la politique nippone dans une impasse : impossible de se retirer de Chine sans « perdre la face » ; on risquait d'autre part en coupant l'artère vitale de Tchoung-King, la route de Birmanie, de se heurter à l'empire britannique. Matsuoka déclarait sans illusions à Hitler le 4 avril 1941 qu'attaquer les possessions

britanniques et hollandaises dans l'Extrême-Orient méridional équivaldrait à déclarer la guerre aux Etats-Unis.

La poussée vers le Sud-Est asiatique était cependant une doctrine chère aux jeunes chefs de la marine. Malgré son énergie, l'amiral Yamamoto vit si nettement les dangers d'une telle stratégie qu'il ne l'admit qu'à contre-cœur et, dans toute la mesure du possible, en la bornant. Les grandes manœuvres navales d'août 1941, le *Kriegspiel* géant, tenu à Tokio du 2 au 13 septembre, avaient abouti à une réédition de la stratégie couronnée de succès en 1895 et 1904-1905. Yamamoto ne consentit qu'à poursuivre un seul objectif : l'isolement et l'attaque brusquée de Bornéo, de Java, de Sumatra, de la Malaisie et de la Birmanie. Leur conquête devait avoir pour résultat d'éliminer de la politique nippone sa faiblesse rédhibitoire : le manque de matières premières. Au contraire l'attaque des Philippines ne s'imposait pas avec la même fatalité. Elle ne pouvait que déclencher la riposte des Etats-Unis. Mais celle-ci parût tellement inévitable que l'amiral Nagano, chef tout-puissant de l'état-major général de la marine, l'emporta au cours de ses discussions stratégiques contre Yamamoto et obtint la permission d'écraser dans l'œuf la puissance américaine dans le Pacifique par l'assaut brusqué contre Pearl-Harbor. Ce dernier ne devait pas inclure une offensive contre les îles Hawaï : il suffisait d'empêcher l'intervention américaine pendant les six premiers mois les plus critiques des opérations vers les mers du Sud. Nagano était si profondément persuadé de cette vérité que même après la défaite il affirmait que l'attaque de Pearl-Harbor n'avait pas été une erreur, et que sans elle le Japon eût été vaincu six mois plus tôt.

Mais les stratèges nippons étaient pressés d'éliminer la menace latente de Singapour, d'isoler les Indes orientales de l'Ouest, de se créer un flanquement contre l'océan Indien : ils n'hésitèrent pas à attaquer simultanément la flotte américaine — si risquée que leur parût cette aventure. La surprise

de Pearl-Harbor fut cependant facilitée par le fait que l'attention de leurs adversaires fut détournée vers les mers étroites de Chine, où les mouvements importants d'armadas ne pouvaient pas se dissimuler. La destruction inattendue et fatale à la marine britannique du *Prince-of-Wales* et du *Repulse* ne contribua pas peu à assurer à la stratégie japonaise la maîtrise sur l'aire immense comprise entre les Indes à l'ouest, et, à l'est, l'Australie. Les marins japonais se trouvèrent cependant, malgré leur triomphe apparent, placés devant le même terrible dilemme que quarante ans auparavant Togo : il leur fallait à la fois garder la possession du Pacifique occidental et conserver une réserve centrale capable de repousser toute contre-attaque lancée des Etats-Unis. Ceci impliquait la condition essentielle que le gros de la flotte ne subît pas de pertes sérieuses. L'amirauté nipponne conserva donc soigneusement à l'arrière ses grands bâtiments cuirassés et n'employa que des forces plus aisément remplaçables : unités légères, transports, contingents terrestres et aériens. La reddition de Bataan (8 avril) et de Corregidor (6 mai) marqua l'achèvement de la conquête de tout le système stratégique convoité. Mais l'opiniâtre résistance des Américains avait exigé un effort nippon deux fois plus long que ne l'avaient prévu les calculs primitifs au mois de septembre précédent.

Ce triomphe apparent — même après la chute de Singapour et la victoire de la bataille de Java sur l'héroïque *Doorman* — n'épargna pas aux stratèges japonais un cruel embarras : fallait-il ou non pénétrer dans l'océan Indien ? Les marins anglais avaient bien profité du répit pour renforcer leur défense : ils restaient faibles. Les unités cuirassées amenées en hâte de la Méditerranée étaient démodées (*Revenge*, *Royal-Sovereign*, *Resolution*, *Ramillies*, *Warspite*) ; les deux porte-avions *Illustrious* et *Indomitable* ne possédaient que des appareils périmés. Un mois après la chute de Java, l'amiral Somerville dut, après des pertes sensibles, se replier jusqu'à Kilindéni sur la côte orientale d'Afrique. Mais les Japo-

nais ne se sentirent pas capables de l'y poursuivre.

Le sort de la guerre totale se joua à ce moment. Les Alliés se révélèrent capables de maintenir entre les deux blocs totalitaires d'Europe et d'Extrême-Orient l'immense barrière de la Russie, du Proche-Orient, de l'Inde et de la Chine. Si la marine japonaise avait voulu — et pu — couper la ligne vitale anglo-saxonne de l'océan Indien, les Russes n'auraient pas reçu les moyens nécessaires à leur résistance de Stalingrad, et les Anglais à celle d'El-Alamein. A ce moment, les chefs nippons n'eurent pas le courage de renoncer à leur stratégie égoïste pour tout risquer, pour tenter une victoire dans l'océan Indien qui eût peut-être sauvé en Europe des partenaires dont ils se défiaient.

Ils préférèrent la guerre limitée et garder leurs conquêtes. Ils perdirent tout et ne purent agir nulle part. L'Australie était pour eux un trop gros morceau : ils eussent pu du moins essayer de prendre d'assaut le centre stratégique de sa défense dans le Nord, Port-Moresby, en dépassant et laissant derrière eux la Nouvelle-Guinée. Ils n'osèrent pas. Au début de mai ils reprirent leur avance vers la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande. Les Américains, renforcés, leur infligèrent deux défaites, à Tulagi le 4 mai et dans la mer du Corail, où ils perdirent leur premier grand bâtiment, le porte-avions *Hosho*.

Ils auraient dû à ce moment concentrer leurs forces sur un point décisif. Ils les dispersèrent en quatre directions, lançant leurs groupes sous-marins contre Madagascar, Sydney, les Aléoutiennes et Midway. C'est là qu'ils donnèrent dans un piège américain et perdirent l'essentiel de leurs porte-avions. Ils reprirent leur attaque dans la zone cruciale de Nouvelle-Guinée et des Salomons. Ils échouèrent à la fin d'octobre et au milieu de novembre, perdant deux navires de ligne, de nombreux transports, 30 000 hommes : ils n'avouèrent la perte de Guadalcanal que le 9 février 1943. Cet échec cuisant fut dû à une stratégie de « petits paquets ». Il marqua un

tournant décisif de la guerre du Pacifique, et pour les Américains le passage d'une défensive prudente à l'offensive audacieuse.

Les chefs japonais espéraient toujours pouvoir user leur adversaire, l'empêcher de percer le glacis insulaire qui protégeait, croyaient-ils, le noyau central nippon : lourde erreur. L'annihilation d'un grand convoi de 30 000 hommes à la bataille de la mer de Bismarck, le 3 mars 1943, fut comme le prélude de la grande offensive américaine dans le Pacifique central de l'hiver de 1943. L'effort gigantesque de construction aux Etats-Unis permit à l'amiral Spruance de frapper des points stratégiques vitaux avec des masses de mille appareils lancés de porte-avions. Ce n'est pourtant qu'après la perte de Truk, centre de leur poussée vers le sud-est, qu'apparut aux Japonais l'écroulement de tout leur plan stratégique. Trois mois avaient suffi pour cela à leurs ennemis, de la mi-novembre 1943 à la mi-février 1944. Après la perte des Gilbert et des Marshall, ils étaient incapables de freiner leur marche irrésistible. Leurs tentatives désespérées de l'arrêter aux Mariannes et à Leyte éclairèrent leur irrémédiable irrésolution. Leur résistance traîna pourtant encore une année. Le seul espoir qu'ils pouvaient conserver était d'amortir le choc par l'immensité des distances. Il fut réduit à néant par la toute-puissante « logistique » américaine, élément décisif de la victoire à travers le Pacifique. La stratégie nippone, lancée à l'étourdie dans une guerre pour laquelle elle n'avait pas de moyens suffisants et qu'elle croyait pouvoir limiter, succomba sous les coups d'une puissance mondiale.

EDMOND DELAGE.